revenus à de meilleurs sentiments, comme on dit à présent. Les uns ont toujours été patriotes outrés ; il a fallu leur promettre des places pour les faire voter avec le juste-milieu pour M. Méthot. Les autres qui ont toujours été contre vous et en faveur de l'administration Viger, qui ont travaillé comme des démons contre nous aux dernières élections générales et qui sont revenus aussi à de meilleurs sentiments, ne faut-il pas aussi les récompenser ? Je le leur ai promis ; il faut bien leur tenir parole.

—Paroles d'élections que tout cela ! on n'est pas plus tenu de remplir ces promesses là que de donner la réforme électorale.

—Je crois que vous me *gonaillez*, je veux dire que vous voulez rire, car enfin il ne faut pas révolter nos amis.

—Quoi ! les amis de la paix se révolte ! mais vous n'y pensez sûrement pas. Il n'y a pas de sou dans le coffre. On ne peut les payer sans mettre la province en *banqueroute*, et quant à des places, il n'y en a pas, ou il n'y en a pas pour tout le monde.

—Mais on disait qu'il fallait gagner l'élection de Québec à tout prix.

—Oui à tout prix, payable en promesses... hé ! hé ! hé !

—Vous riez ; mais si vous étiez à ma place vous ne ririez pas, je vous assure. Imanigez donc que l'on travaille contre moi dans mon comté et que si vous ne venez pas à mon secours je suis perdu.

—Ah ! jé comprends, vous voudriez que vos électeurs *revinssent à de meilleurs sentiments*. Eh bien ! faites ce qu'il vous plaira ; je vous autorise à promettre, en votre *nom bien entendu*, tout ce que vous voudrez : terres dans les townships, places dans la milice, charges de juges à paix, et enfin des quais, des ponts, des chemins. dès qu'il y aura assez d'argent dans le coffre. Tenez, prenez votre chapeau, voici votre canne, vous allez sortir avec moi, il faut que j'aille chercher mon ami * * * pour prendre le thé ; vous viendrez me reconduire jusqu'à sa porte, et si nous ne perdons pas de temps, vous serez rendu encore assez tôt à votre hôtel pour souper.

—Mais j'aurais voulu vous demander aussi. . . .

—Tenez, vous me parlerez de cela à votre prochain voyage, ou bien si c'est tout-à-fait pressant, vous m'en écrirez. Tenez, moi, j'ai tant d'affaires que j'oublie vite les paroles, mais les lettres, voyez-vous, ça reste.

Demande.—Qui est le plus fin ?

Réponse.—Qui vivra verra.

ANECDOTE HISTORIQUE.—Lors de la dernière assemblée pour la colonisation des townships l'un des orateurs suggéra qu'il fallait prendre les moyens de procurer aux colons des provisions, des vivres, des semences, etc., pour qu'ils puissent attendre une récolte. Il fut fréquemment question en même temps du comté de Sherbrooke. Or, une femme qui était venue à l'assemblée pour avoir une terre et qui n'entendait pas parfaitement ce qui se disait, sortit tout à coup furieuse en s'écriant : « En v'la encore des beaux plans de messieurs contre le pauvre monde ! Les v'la qui veulent nous faire manger de la chair de bouc. Pour ça, je n'y consentirai jamais. Autant vaut manger de la vache enragée que c'te vilaine viande-là. J'savais ben que tout ça tournerait encore comme dans les grandes élections, de beaux discours, de belles paroles, mais demandez-leur quatre sous à ces jaseux-là, ça vous tourne le dos ou ben ça veut vous nourrir comme on ne nourrirait pas, sous votre respect, un chien ; de la chair de bouc ! un beau régal qu'ils nous offrent. Bien obligée ; c'est pas la peine de courir si loin dans le milieu des bois, pour se voir traiter ainsi. Chair de bouc est bonne pour ceux qui l'aiment, comme on dit ; quant à moi, je n'en taterai pas. Oh ! les innocents de se laisser enjôler de la sorte. »